

MADS PEDER NORDBO

Angoisse glaciale

Annilaanganipalaaq

roman traduit du danois
par Terje Sinding

ACTES SUD

LA CHASSERESSE

Malersuisoq

*Tasiilaq, Est du Groenland,
14 octobre 2014*

Assise sur la falaise, Tupaarnaq contemplait le village. Sous le soleil orange de l'après-midi, des maisons en bois peintes en rouge, vert, bleu ou jaune égayaient le paysage. Entre le village et les montagnes d'en face, des blocs de glace flottaient sur le bras de mer. Certains avaient échoué sur le rivage, d'autres dérivait au gré des courants. Les montagnes étaient déjà festonnées de blanc. Par endroits, la neige descendait jusqu'à la mer ; bientôt, elle recouvrirait tout.

Chaque jour, la jeune femme venait s'asseoir là, près d'une piste d'animaux piétinée par le gibier et les chasseurs depuis des décennies. De son poste d'observation, elle voyait chaque maison de ce village qu'elle haïssait par-dessus tout. Elle pouvait surveiller les mouvements des voitures ; grâce à la lunette de visée de son fusil, elle parvenait même à identifier les gens qui sortaient de chez eux.

Deux Groenlandais se tenaient à quelques mètres d'elle. Tout à l'heure, ils avaient quitté le sentier pour l'éviter. Un des hommes la montra du doigt, l'autre hocha la tête.

Tous deux portaient des fusils en bandoulière. Mais aucun trophée de chasse n'était accroché à leur ceinture, et leurs sacs à dos paraissaient vides. C'était d'elle qu'ils parlaient. On n'aimait pas les femmes armées d'un fusil. Surtout quand elles venaient s'asseoir près des pistes des animaux.

Tupaarnaq était persuadée que la plupart des habitants de Tasiilaq connaissaient son identité. Mais personne ne la saluait, personne ne lui adressait la parole.

Elle ferma les yeux et passa une main sur son crâne rasé. Sa peau était froide. Et lisse. Il devait faire autour de zéro et elle était là depuis un bon moment : si elle n'avait pas été insensible au froid, elle aurait certainement grelotté. Elle inspira à fond et sentit l'air lui nettoyer les poumons.

À Tasiilaq on ne voyait jamais rien, on ne disait jamais rien, mais on savait tout.

Elle banda ses muscles. Ceux des bras, ceux du ventre, ceux des jambes. Elle serra les dents. Puis son corps se détendit sous les tatouages cachés par ses vêtements noirs.

Elle sentit un souffle de vent glacial sur son crâne. Elle vida ses poumons et ouvrit les yeux. Les deux hommes étaient toujours là.

— Qu'est-ce que vous regardez ? dit-elle à voix basse.

Un nuage de vapeur se forma devant sa bouche. Elle passa son arme par-dessus sa tête. Le bois et le métal étaient froids et lisses. Propres. Elle tira en arrière le levier d'armement. Lentement, elle leva son fusil et le pointa sur les deux hommes.

L'un des hommes la mit en joue, mais n'eut pas le temps de tirer.

Elle fit feu. Ils sursautèrent en entendant la balle frapper le rocher derrière eux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? T'es cinglée ? Rentre chez toi, espèce de truie ! cria l'un des hommes.

Elle baissa son arme. Le second homme égrena un chapelet d'injures, mais elle l'ignora. Ses yeux fixaient les boureaux nains à ses pieds.

— Hé ! cria le premier.

Elle le dévisagea. Puis elle remit son fusil en bandoulière et se dirigea vers lui.

— On ne veut pas de toi ici. Rentre chez toi, dit-il.

— Je n'ai jamais eu de chez-moi.

— Évidemment – quand on assassine tous les membres de sa famille...

Tupaarnaq s'arrêta à cinq mètres des deux hommes. Celui qui venait de l'interpeller tenait son fusil devant lui. Sa main en serrait la crosse.

— Je n'en ai tué qu'un seul, répliqua Tupaarnaq. Et celui-là, ce n'était pas un être humain.

Ses muscles se tendirent sous ses tatouages.

L'homme leva son fusil.

— Sale pute...

Son compagnon posa la main sur son épaule.

— Arrête. Tu ne peux pas lui tirer dessus.

— On s'en fout, de cette salope.

— Du calme. Ce n'est pas possible.

— T'es aussi pourri que ton frère, siffla Tupaarnaq en toisant celui qui la visait.

— C'était ton père.

— C'était un porc. Je n'ai jamais eu de père.

L'homme baissa son fusil vers le rocher et vida son chargeur. Les coups résonnèrent dans l'air. Tupaarnaq sentit ses tympans se déchirer. Les balles soulevèrent des nuages de poussière et de neige.

Elle secoua la tête.

— T'es comme ton frère.

Le second homme attrapa son compagnon par un pan de sa veste. Puis il se tourna vers Tupaarnaq :

— Tu ne devrais pas rester ici. Les gens ont peur à cause de toi.

— Je retournerai à Nuuk quand j’aurai terminé.

De nouveau, elle se dirigea vers eux. Un lièvre mort gisait dans les broussailles de saules arctiques. Elle se pencha pour le ramasser. Le sang avait taché son pelage blanc. Elle dévisagea les deux hommes, haussa les épaules et jeta l’animal à leurs pieds. Puis elle les contourna et descendit vers le village.

Cela faisait deux mois qu’elle attendait. Un jour, il finirait par surgir, elle en était sûre. Un jour, elle le verrait arriver sur le sentier. Et elle lui réglerait son compte, comme elle avait réglé son compte à son père, douze ans plus tôt. Elle l’avait trouvé assis devant les corps sans vie de sa mère et de ses petites sœurs, un fusil à la main. Son hurlement quand elle lui avait ouvert le ventre et tranché la gorge. Et son sang. Son père était mort et enterré depuis longtemps. Maintenant, c’était le tour d’Abelsen.

L'EXPÉRIENCE

Misliut

*Base militaire de Thulé, Nord du Groenland,
13 février 1990*

L'obscurité enveloppait les cinq hommes assis dans la neige. Il faisait moins treize, mais le froid paraissait bien plus mordant, car le vent soufflait fort.

Tom examina son corps. La neige s'était accumulée dans les plis de ses sous-vêtements en coton blanc. Dans un premier temps, sa chaleur corporelle l'avait fait fondre, mais sa peau était maintenant trop froide. Le tissu paraissait rêche, soudé à sa peau. Il regarda ses compagnons : ses trois amis de la base militaire et Sakkak, un jeune Groenlandais du village de Moriusaq. Ils étaient chaussés de baskets bleues et ne portaient que les sous-vêtements blancs de l'armée. Leurs sourcils et leurs cheveux étaient pleins de cristaux de glace. Ils avaient la peau blafarde. Le froid avait fait refluer le sang de leurs vaisseaux capillaires.

Sakkak tremblait de tout son corps. Il soufflait des nuages de froid et ne cessait de serrer et d'ouvrir les poings.

Le jeune Inuit avait rejoint l'expérience à mi-parcours. Il était là pour la première fois. Il leur fallait une personne dont le corps réagissait normalement.

Tom ferma les yeux. Il compta ses battements de cœur. Son pouls était lent. Il avait toujours des douleurs, mais elles s'étaient atténuées.

La peur de mourir ne le quittait pas. Son corps luttait instinctivement pour se préserver. À chaque exposition au froid, il était passé par les mêmes stades. Contractions musculaires. Accélération du pouls. Respiration saccadée. Pâleur extrême.

Tant qu'ils ne pourraient pas contrôler la circulation sanguine de leur corps refroidi, l'Inuit était leur assurance contre la mort. Quand le Groenlandais serait pris de tremblements violents et qu'ils verraient bleuir ses doigts et ses lobes d'oreilles, il serait temps de rentrer. Même s'ils ne sentaient plus le froid, ils auraient atteint une limite critique.

Une rafale de vent s'engouffra entre les baraquements. Tom scruta le ciel. Il était gris et nuageux. Nulle part on ne voyait de la lumière. Rien que la neige dure. Il tâta ses doigts. Ils étaient insensibles. Comme s'ils ne faisaient pas partie de son corps. Il tendit le bras et frappa contre le mur en bois du baraquement. Ses articulations étaient ankylosées.

On les fit rentrer un par un. Sakkak, Briggs, Bradley, Reese, Cave. Dès qu'ils passèrent du froid à la chaleur, on leur brancha les électrodes.

En pénétrant à l'intérieur, Tom respira à fond. La chaleur lui parut intense et il sentit des picotements dans tout le corps.

Les autres étaient déjà assis sur le banc. Ils étaient couverts d'électrodes.

Tom enleva son maillot de corps et son caleçon long. Vêtu de son seul boxer, il s'installa à côté du jeune Groenlandais. On appliqua les électrodes sur sa peau.

Sakkak se tourna vers Tom.

— Tu es danois ?
— Non. Mais je parle le danois.
— Les autres ne parlent pas le danois. Ni le groenlandais.
— Ce sont des Américains. Des militaires.
— Je m'appelle Sakkak, dit le jeune Inuit en lui souriant. Je ne parle pas très bien le danois. Toi aussi, c'est la première fois que tu participes à l'expérience ?
Il se frotta les cuisses.
— Non. Pour nous autres, ça fait déjà presque deux mois.
Sakkak écarquilla les yeux :
— Eh ben...
Il se frotta de nouveau les cuisses. Tom se tourna vers lui.
— Pendant qu'ils nous examinent, il ne faut pas bouger. Je m'appelle Tom.
— Je vis à Moriusaq avec ma copine, dit Sakkak.
Tom hocha la tête. Il le savait déjà.
— Je suis trappeur.
Tom jeta un coup d'œil sur le jeune Inuit. Sa peau était rouge avec des taches blanches. Il tremblait toujours.
Sakkak se tourna vers les fenêtres. Dehors, tout était sombre.
— Ma copine s'appelle Najârak. Elle a vingt-deux ans. On est ensemble depuis trois ans.
Son corps fut pris de frissons. Il rigola tout seul.
— Elle vient de Savissivik. On s'est rencontrés à Moriusaq, à un rassemblement de la jeunesse. Je venais de tuer mon premier ours blanc et Najârak devait le dépecer. Mais elle ne savait pas s'y prendre et elle m'a demandé de l'aider. Moi non plus je ne savais pas comment faire, et on s'est retrouvés barbouillés de sang tous les deux. On s'est regardés et on a éclaté de rire.

Sakkak se tourna de nouveau vers Tom.

— Elle m'a donné un fils cette année. Nukannguaq. Sa naissance a été un grand bonheur pour moi.

— Moi aussi, j'ai un fils, mais il vit au Danemark avec sa mère. Il a trois ans.

— Au Danemark ? Il faut que tu ailles le voir. Un garçon a besoin de son père. Ceux qui n'ont pas de père, personne ne s'en occupe... Pour Nukannguaq, moi, je suis là.

— J'attends juste qu'on en ait terminé avec cette histoire, dit Tom en faisant un mouvement de tête vers les scientifiques qui surveillaient les appareils en prenant des notes.

Sakkak sourit. Puis il plissa le front.

— Je ne comprends pas pourquoi je grelotte comme ça, alors que vous n'avez pas froid.

— Sergent ?

Tom se retourna pour voir qui l'interpellait.

— Qu'est-ce qu'il raconte, l'Esquimau ? poursuivit la voix en anglais.

— Il parle de sa copine et de son fils, c'est tout.

— Dis-lui de se taire.

Tom se tourna de nouveau vers Sakkak.

— Il ne faut pas qu'on parle. Ça perturbe les mesures. Sakkak regarda ses pieds.

— Peut-être que les pilules marchent mieux pour les Blancs.

Tom ferma les yeux. Il sentit son corps se réveiller. Son sang coulait de nouveau librement. Ils étaient restés dehors plus d'une heure, mais à aucun moment il n'avait eu froid. Quand il s'était relevé, son corps lui avait semblé raide et douloureux, mais il n'avait rien ressenti d'autre.

— Et l'agressivité ?

Tom regarda le chercheur.

— Je crois qu'il y a une évolution, mais je n'en suis pas sûr.

Ils n'étaient plus que trois dans la pièce. Tom était assis face aux biochimistes Christine et Lee. Sakkak, Briggs, Bradley et Reese étaient partis dès qu'on leur avait enlevé les électrodes.

— En fait, si ; j'en suis certain, reprit Tom.

Il regarda ses notes.

— En ce qui concerne l'humeur et les rapports sociaux, il y a une nette évolution depuis un mois.

— Une évolution négative ?

— Oui.

— Nous avons constaté une augmentation de l'activité de l'amygdale cérébrale, dit Christine. Et les scans d'hier montrent une détérioration de la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux.

— Ça pourrait expliquer pourquoi nous devenons de plus en plus agressifs ?

— Absolument. C'est d'ailleurs un phénomène que nous retrouvons chez les personnes condamnées pour agressions. Cette détérioration peut provoquer de soudains accès de colère et des actes violents.

— C'est plus grave que prévu ?

Christine hocha la tête.

— Après un mois et demi sous médicaments ? Oui.

— En même temps, votre résistance au froid s'est bien renforcée, intervint Lee. Les données sont claires. Nous tenons le bon bout. C'est évident depuis que nous avons doublé les doses.

— En augmentant les effets indésirables dans la même proportion, ajouta Christine.

— C'est exact. Mais je pense que les inquiétudes doivent être relativisées en fonction des résultats.

Tom haussa les épaules.

— Je peux difficilement parler pour les autres participants. Mais il me semble que nous cherchons tous à nous isoler et à éviter les contacts.

— Toi aussi ?

— Oui. En ce moment, je n'ai plus envie de rien. Et chaque matin, je n'énerve pour des détails. Mais je parviens à me maîtriser.

— Je voudrais encore doubler les doses, dit Lee.

Tom regarda ses notes.

— OK.

— C'est trop tôt, protesta Christine. Il faut attendre que les effets indésirables se stabilisent.

Lee hocha la tête.

— Et Sakkak ? On continue à lui donner un placebo, ou on l'inclut dans l'expérience ?

— On continue avec le placebo, répondit Christine. Pour l'instant, pas question de donner ces pilules à un civil.

Tom se frotta le visage.

— On pourrait aussi revoir la composition du médicament.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, objecta Lee. Ça fausserait les résultats. Doublons les doses d'ici quinze jours ; on verra ce que ça donne.

— Je suis de ton avis, dit Christine. Ce serait trop imprudent de faire autrement. Si la connexion entre l'amygdale et les lobes frontaux continue à se détériorer, il y a des risques de pertes de mémoire et de psychose.

Elle regarda Tom dans les yeux.

— D'ailleurs, tu sais ce qu'il en est. Tu prends la même dose que les autres.

— Oui.

Tom se frotta l'arête du nez.

— Mais je pense qu'on devrait quand même la doubler dès maintenant.